

Poésie : il y a 100 ans, la jeune Villeneuvoise Sabine Sicaud stupéfiait son monde avec « Le Petit Cèpe »

Alain Parailous

En mai 1924, le Jasmin d'Argent couronnait ce merveilleux poème d'une poétesse d'à peine 11 ans, qui décédera quatre ans plus tard

Écrivain à la plume infatigable, éminent journaliste ayant interviewé les plus grandes personnalités du monde, Jean Lacouture (1923-2008) était toujours resté fidèle à son Sud-Ouest natal. À plus de 80 ans, il décida de rendre hommage à dix auteurs issus comme lui de cette région, en un livre intitulé « La Rumeur d'Aquitaine » (1). Dans cette galerie des illustres, côtoyant Montaigne, Mauriac et Marguerite de Navarre, une place de choix est réservée à [l'émouvante petite poétesse villeneuvoise, Sabine Sicaud](#), décédée à l'âge de 15 ans.

À dire vrai, ce choix n'a rien de très surprenant, tant cette enfant de génie, trop tôt disparue, figure non seulement dans les recueils de Pierre Seghers consacrés aux meilleurs poètes, mais aussi dans de nombreuses anthologies de la littérature française.

« La Solitude », à Villeneuve

Sabine Sicaud est née le 23 février 1913 à Villeneuve-sur-Lot, dans un milieu aisé et cultivé. Son père, ami de Jean Jaurès, était un avocat socialiste, un « rouge » pour l'époque. Sa mère, ancienne journaliste, se passionnait pour la littérature. Cette famille progressiste se livrait néanmoins à des séances de « tables tournantes » et vivait dans une ambiance cossue, habitant une élégante demeure appelée « La Solidude », entourée de domestiques et de précepteurs pour les deux enfants, Sabine et Claude.

Sur le même sujet

Très tôt, Sabine se révéla passionnée par la poésie, notamment celle des poètes belges Verhaeren et Maeterlinck, qui étaient ses contemporains : choix révélateurs d'une personnalité pour le moins originale, quand d'autres adolescentes romanesques préféraient s'extasier des vers de Musset ou de Lamartine.

Certes, l'inspiration de Sabine Sicaud demeure familière : son chat, les arbres, une fleur, mais la force et l'originalité de ses expressions ne peuvent que surprendre, aux antipodes des poncifs auxquels succombent la plupart de ceux qui prennent la plume à cet âge-là : « Moi, j'ai vu des pins, un par un,/Devenir bleus, devenir bruns,/Je les ai vus, fouettés d'embruns,/Disloqués

par le vent sauvage ». Et cette ode à la glycine qui s'effeuille : « Il pleut mauve. Il a plu cette nuit, ce matin./ La terre est mauve ; l'herbe est mauve. » Il y a parfois même de l'Arthur Rimbaud chez cette gamine : « Tout voir. Je vous ai dit que je voulais tout voir,/ Tout voir et tout connaître !/ Ah ! ne pas seulement le rêver... le pouvoir ! »

Le jury perplexé

Lorsque le jury du Jasmin d'Argent, composé d'aussi éminentes personnalités que celles de Joseph Bédier, professeur au Collège de France, de la poétesse Anna de Noailles ou du romancier Marcel Prévost, reçoit le poème intitulé « Le Petit Cèpe », la qualité du texte stupéfie, au point qu'on pense à une mystification. En effet, l'auteure de ces délicieux vers mentionne (sans doute pour s'excuser) qu'elle n'est âgée que de 11 ans. Pas possible.

On compare les vers de la mère, estimables certes, mais dénués de cette grâce juvénile incomparable qui émane des œuvres de Sabine

Une rapide enquête menée auprès de personnalités villeneuvoises révèle que la mère est éprise de poésie, et taquine elle-même la Muse. Se pourrait-il que... ? Mais non, on compare les vers de la mère, estimables certes, mais dénués de cette grâce juvénile incomparable qui émane des œuvres de Sabine. Et c'est finalement un jury enthousiaste qui couronne « Le Petit Cèpe », en mai 1924 : « Ne te montre pas trop, surtout... Le chemin bouge... chut ! [...] On te cherche, mon petit cèpe... [...] Surtout, ne hausse pas au revers du fossé/Ta calotte de moine ! on te verrait, je tremble. [...] Je ne puis, ni ne veux/Être pour toi l'Ogre qui rêve de chair fraîche.../Je passerai, fermant les yeux ! »

L'inexorable maladie

Or, cette fulgurante étoile devait disparaître quatre ans plus tard, après avoir subi des souffrances atroces. Il semble que la jeune Sabine se soit blessée au pied lors d'une baignade dans le Lot. Loin de guérir, cette blessure ne cessa de s'aggraver. Durant des mois, la petite poétesse vécut un effroyable calvaire. Elle le transcrivit dans des poèmes qui comptent parmi les plus émouvants (avec ceux d'Alphonse Daudet dans « La Doulou ») que la douleur physique ait jamais inspirés : « Ah ! Laissez-moi crier, crier, crier.../ Crier à m'arracher la gorge !/ Crier comme une bête qu'on égorge,/Comme le fer martyrisé dans une forge. »

Et il y en a ainsi plusieurs, tous plus déchirants, même si, à la longue, s'installe une forme de résignation tragique : « Je préfère souffrir comme une plante,/ Comme l'oiseau qui ne dit rien sur le tilleul./ Ils attendent. C'est bien. Puisqu'ils ne sont pas las/D'attendre, j'attendrai, de cette même attente. ».

Comment n'a-t-on pas pu la guérir de ce mal ? Impuissance de la médecine de l'époque ? Inconscience des parents qui, tout engagés qu'ils fussent, vivaient à l'écart du monde, dans le cadre feutré de « La Solitude » et refusèrent de la faire hospitaliser ? La pauvre enfant finit par s'éteindre, le 12 juillet 1928.

Autant que son génie, la mort prématurée de Sabine Sicaud demeure une énigme.

(1) « La Rumeur d'Aquitaine », éditions Stock, 2004.